

Chapitre XI

Foire et commerces.

Pour toute société humaine, le commerce, l'échange est, en quelque sorte, la "respiration matérielle". Plus le commerce est actif, plus le développement du groupe sera facilité.

Jusqu'à ces dernières décennies, les Gaillacois échangeaient de ce qu'ils avaient, contre ce qui leur manquait dans les principales foires des localités voisines.

Les deux foires annuelles locales, du 20 mars et du 10 mai, n'avaient qu'une importance anecdotique.

Les foires de Saint Ybars étaient plus importantes. Elles étaient mensuelles : le 22 de chaque mois jusqu'entour de 1930, et ensuite le 4^{ème} mercredi du mois. Petit à petit, elles se sont presque complètement perdues.

Les foires les plus importantes et les plus près sont celles de Laverdun (en perte de vitesse) Auvérive, St Sulpice sur Lèze, Lézat, Le Fossat et Daumazan. Pamiers, Varilhes et Cazères étaient des cas spéciaux.

La concentration; celle des magasins (supermarchés) et celle de l'élevage a rogné l'importance des foires. Il n'est pas facile de mener ou porter à la foire une quantité de bétail qui, de toute façon peut être expédiée depuis la ferme.

Mais, si on ne trouvera plus, où sont passées les foires d'autan, on peut solliciter la mémoire pour faire revivre leur souvenir.

Pour s'y rendre : il va sans dire qu'on utilisait les moyens de locomotion de l'époque.

Avant la guerre de 14-18, c'était la voiture à cheval, la "gardinière" pour les personnes, ou le "charretton", "le carretton" pour les chargements. Les chevaux avaient peur du train; ils glissaient sur le verglas; et ensuite sur le goudron trop lisse. Pour dire qu'il y a des inconvénients en tout.

L'autre principal moyen de déplacement était la marche à pied. Ce n'était pas une vingtaine de Kilomètres à chaque trajet, qui pouvait faire peur, à un ou une adulte, normalement valide. Maria de la Grange (Portet) n'était plus très jeune quand elle se lançait encore sur le chemin de St Sulpice depuis St Julien. Ils n'étaient pas rares, ceux qui allaient acheter des bœufs à Cayères et les ramenaient à pied.

Ils pouvaient se grouper à plusieurs, avec une gardinière et au retour, les uns pouvaient se porter, pendant que les autres menaient les bêtes. Ils avaient à passer l'épreuve de les enfiler sur le pont, alors suspendu de la Garonne qui vibrait, lorsque'il ne tremblait pas franchement sous l'effet du vent. Ces bêtes, venant des terres maigres de la plaine de la Garonne, étaient rafraîchies quelques temps ici, puis vendues à Laverden, aux agriculteurs des terres plus fertiles du côté de Mirepoix.

Les marchands de bestiaux, maquignons et forains de toutes spécialités étaient, forcément, des personnes très connues, possédant chacune sa propre réputation.

A tout seigneur (pour moi), tout honneur: Emile Verge', dit l'Arestou a longtemps été le principal (ou l'un des principaux) acheteur de bovins de boucherie. Sur les champs de foire, c'était quelque'un de respectable et respecté. Son entreprise était située à Campraque (ou aux Bordes) sur Ariege. Vous son gendre, Ulysse et Victor

constituaient la garde rapprochée. Ils ne se croyaient pas tenus à autant de rigueur de comportement que le patron.

Emile Matthieu, dit l'Artilleur était un peu l'équivalent de l'Arestou. Il travaillait dans la même branche, avec une réputation honorable.

L'Arestou et l'Artilleur achetaient principalement pour l'exportation (l'expédition); mais il y avait aussi les chevillards (vendant à la cheville) et les bouchers.

Le grossiste le plus important de Toulouse était Téchou. Au début, lui même, puis son fils "faisaient" les foires, ensuite Hypolyte Molinart, et Marius" (quand je ne emploie que le prénom, c'est pour la bonne raison, que le nom ne me revient pas) - achetaient pour lui, en même temps que pour leur propre boucherie.

Autre chevillard de Toulouse : Albert, et ensuite son gendre Lemaitre. Et aussi, Gemart à Villefranche.

La cohorte de tous les bouchers locaux, s'approvisionnait dans les foires. Beaucoup étaient obèses et avaient un ventre proéminent.

Le marché du bétail de croit et de travail avait aussi ses spécialistes; certains faisant à la fois les bovins de viande et ceux de croit.

Les plus importants, avant l'arrivée massive des camions étaient 'Jeanou de La Rue' avec son associé Edouard Bongom, et la société Ribat et Caudy de Gratens. D'une foire à l'autre, ils déplaçaient des troupeaux, à pied, qui occupaient une longueur impressionnante de route. Ils avaient des chiens bien dressés et des "toucairés" qui "en voulaient."

Ensuite, l'arrivée des camions facilitera les déplacements

mais réduira l'importance du troupeau déplacé.
 tout en augmentant le nombre des maquignons.
 Je citerai ceux qui me reviennent en mémoire:
 Pierre Dumas, dit "La Pipe", de St Elix; Audoin
 de Cazères, Audoin Marcellot, d'Audinat, St Pol
 du Mas d'Azil, Maurette de St Sulpice, Paula "Fountet"
 de St Ybars, Castaing de St Julien de Gaillac, Armaing
 de Miremont, Planté, des Baccarets, Balard, de
 Calmont, Peyre de Mazères, Lafore des Baccarets, ...
 et tous ceux, pour qui ma mémoire est défaillante...

De nombreux agriculteurs, "jouaient" à "changer" leurs
 bêtes à titre quasi spéculatif. Ils servaient, en même temps
 d'indicateurs ou de "rabatteurs", aux professionnels cités plus haut.
 Cette activité était utile et honorable.

Les commerçants de porcs faisaient aussi des chiffres d'affaires
 élevés. Je peux citer: les Toulze mère et fils, de Linsaguel,
 Frêche de Laverdun^(o), Marty de Carbonne. Lacroix était le
 spécialiste des porcelets, et "Ticho L'ébré" celui du rabattage.

Pour les volailles et œufs, il fallait compter sur Parisato,
 qui, nouvel immigré cultivait Bourianne du Milieu,
 les Gil de Laverdun et Mazères, Peyrot de Fanjeaux, Bibi⁽¹⁾
 de Laverdun. Bien auparavant, Sans, d'Auterive avait
 fait une retentissante faillite. Gil d'Auterive également.

Les camelots "les criardes" étaient des animateurs
 efficaces. "Le Barbut", de Pamiers, était un commerçant
 très sérieux, et cela ne l'empêchait pas d'être un grand
 bateleur, adepte des badauds. Des auvergnats, ou de

(1) Nougès. (o) Porcherie à Pépouat.

faisant passer pour tels, vendaient des cordages ou de l'étoffe. Ils commençaient par attirer les chalands par des tours de magie, des bons mots et des torrents de paroles avant de présenter leur marchandise. Ils ne lésinaient pas sur la quantité. A coups de gestes larges, on voyait bien qu'ils en mettaient plus que promis, et qu'avec l'étoffe d'un costume, on pourrait peut-être faire, en plus autre chose. Le malheur, c'est qu'il manquait parfois, l'étoffe pour la seconde jambe du pantalon.

"Las espinglaños" (marchandes d'épingles) étaient deux (et parfois trois) femmes assez âgées, sœurs ou cousines qui faisaient du colportage dans les foires. Elles étaient de La Tour du Crieu (précédemment appelé "les Allemands")

Elles vendaient aussi des almanachs. Elles n'étaient pas bègues pour crier : "L'almanach patouès - l'almanach de l'Auëjo - l'almanach Le Boue -

Ces publications ne manquaient pas d'esprit, ni d'utilité pour meubler les soirées d'hiver. Il paraît que quand ces dames étaient plus jeunes elles pouvaient, pratiquer occasionnellement, un artisanat gentil et agréable, mais qui n'évolue pas tellement.

"La Camarillo" colportait des gâteaux, eux même porteurs de tentation. Il paraît aussi, que, de préférence à l'abri des regards, elle séparait les éclairs et passait un coup de langue sur la crème avant de les recoller. Il est vrai, qu'à cette époque les gens étaient médisants.

"Cacaouèc" était un espagnol, colportant des cacahuètes, pendant que sa femme, ou parfois sa belle-mère tenait un petit "banc" de friandises

Il arrivait, que cette dernière, assez âgée, ne pouvant abandonner son étalage, mais ayant des loursdeurs de vessie, laissait faire les choses, debout, derrière son banc.

Si, de telles anecdotes, peuvent paraître, aujourd'hui un peu invraisemblables, c'est qu'elles datent d'une époque révolue.

Parmi les marchands de vêtements et d'étoffes, ma mémoire peut encore citer : Macary et Pirie de St Ybars, Sentenac de Toulouse; Bourdoncle de Muret, Proudhon (maire) d'Auriac. ne Séguéla, de Cintegabelle, Bellefont, de Mazères, Maer de St Sulpice.

Les sabots de bois, très usités, étaient fabriqués et vendus par Durand, de St Sulpice, et un autre, de Rieux.

Pour les chaussures moins "paysannes", les vendeurs étaient plus nombreux : celui qui avait l'étalage, peut être le plus important, était de Rieumes, il y avait la mère patronne les deux fils et la belle fille - Je peux aussi citer l'aret, de Muret, Lagarde de St Sulpice; et que beaucoup d'autres excusent la non mémoire de leurs noms.

On n'était pas "engourmandis" comme maintenant, la pâtisserie était "quelque chose", et les pâtisseries des bienfaiteurs. Leur "porte drapeau" était bien Séverac, de Laverdun. Il avait pour concurrents Causal, de Venerque et, Averardière de Lavernose. Ce dernier et sa dame, qui sans être "âgés" ne sont plus des "jeunots", font encore les marchés à l'aube de ce siècle. Les camions magasins, procurent aux forains un confort appréciable.

Les foires durant toute la journée, ceux qui, vraiment avaient "à faire affaires", devaient, soit emporter "la musette" soit "aller à la daube". La daube était le plat de résistance d'un menu, commode pour le restaurateur et pas trop cher pour le client. Avec, en plus un litron de "rouge" dans les "coudils", le moral était au beau fixe.

Les cafés aussi travaillaient beaucoup le jour de la foire. On s'y rafraîchissait l'été, on s'y rechauffait l'hiver.

Certains, y "marquaient" aussi, la fin d'une saison de travail pénible aux champs : le sarclage ou la moisson. en allant "tringuer" au café; c'était "fé lé garb de la saoua" ou "lé garb de la sègo".

Quelqu'un qui ne fréquentait pas les cafés, on disait de lui "qu'il n'avait jamais cassé une table de marbre".

Pourtant, Mariannou de Castagn, Marie du Tuilier, Madeleine de Bigorre et Maria de la Grange, sans être des filières de cabaret, s'arrangerent un jour pour en casser une.

C'était un jour de foire à St-Jbars, la moisson venait de se finir, elles décidèrent de faire "lé garb de la sègo". Munies d'une "coquo de ròi" achetée à Severac, elles se pointent au café Bèou l'aïgo (en français Boileau) qui était principalement celui des femmes.

C'est en s'asseyant qu'elles tiennent - ou pousent - trop fort la table, qui glisse sur son support, tombe à grand bruit sur le carrelage, où elle se divise en plusieurs morceaux.

La honte au front, elles proposent le juste dédommagement financier. Mais le patron est brave, il passe l'éponge. et leur conseille de consommer coque et vin blanc, puis de s'en aller avant de faire d'autres dégâts.

La loi de l'offre et de la demande, tout le monde, à la campagne, l'a toujours connue: quelques acheteurs en plus et quelques vendeurs en moins, ou l'inverse, et cela pouvait faire un écart de 20% sur le cours d'un produit, surtout s'il était périssable comme le salé.